

Alain Vanier *

Bonneuil, « lieu-dit d'antipsychiatrie »

Pour situer cette formule de Maud Mannoni à propos de Bonneuil, « lieu-dit d'antipsychiatrie ¹ », il convient de revenir au temps de la fondation de l'École expérimentale de Bonneuil-sur-Marne. Cette date, 1969, n'est pas indifférente : elle place Bonneuil au cœur de tout ce mouvement de remise en cause des institutions psychiatriques telles qu'elles se sont développées après-guerre. L'enfermement, l'aspect quasi concentrationnaire des asiles, les dizaines de milliers de patients morts de faim pendant la guerre, sans compter leur élimination en Allemagne, ont rendu insupportable le sort qui leur était réservé. Cette contestation de l'institution asilaire s'accompagne de travaux contemporains comme ceux de Michel Foucault – rappelons que pas une fois Jacques Lacan ne s'est adressé aux psychiatres sans recommander la lecture de *l'Histoire de la folie à l'âge classique* ², parue en 1961 –, mais aussi de la découverte du premier neuroleptique. Certes, des pratiques non asilaires existaient déjà ici et là, et la vie à l'asile était organisée de façon variable : on pense à l'hommage de Jean Oury à Philippe Pinel, considérant le traitement moral comme un ancêtre de la psychothérapie institutionnelle. Mais ces initiatives restaient isolées. Or, dès la fin de la guerre, des pratiques nouvelles se sont proposées pour remanier la psychiatrie : de la psychothérapie institutionnelle dont l'origine, pendant la guerre, est à Saint-Alban avec François Tosquelles,

* [↑](#) Alain Vanier est psychanalyste à Paris, membre d'Espace analytique.

Intervention prononcée le 5 octobre 2024 à Rennes lors de la Journée d'étude *Espace, psychanalyse, institution*, organisée par le pôle Ouest. Ce texte reprend en partie des articles plus anciens : Catherine et Alain Vanier, « Bonneuil, une expérience anti-psychiatrique », dans B. Bensidoun, T. Garcia-Fons (dir.), *Ce que les psychanalystes apportent à la pédopsychiatrie*, Toulouse, Érès, 2024 ; A. Vanier, « Maud Mannoni », dans *Universalis 1999*, Paris, Encyclopædia Universalis, 1999 ; A. Vanier, « Psychanalyse et antipsychiatrie », *Topique*, n° 88, Le Bouscat, L'Esprit du Temps, 2004.

1. [↑](#) M. Mannoni, *Le Psychiatre, son « fou » et la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ freudien », 1970, p. 237.

2. [↑](#) M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.

à la politique de secteur, ainsi que le mouvement antipsychiatrique. Nombre de ces avancées s'appuieront en France sur la psychanalyse et sur l'œuvre de Lacan, ce qui n'est pas sans soulever un certain nombre de questions.

L'antipsychiatrie représente d'une certaine façon une orientation de ce mouvement, sa manifestation la plus tardive, sa pointe extrême. Ce qu'on a appelé le mouvement antipsychiatrique est né à la fois en Angleterre et en Italie ; il s'est introduit en France d'une façon originale avec Maud Mannoni. Il faut rappeler qu'elle organisait en 1967 avec Ginette Rimbault un congrès intitulé *Enfance aliénée*³ qu'elle avait voulu placer sous l'égide de Jacques Lacan et de Donald Winnicott. En effet, Lacan avait noué des liens qu'il voulait resserrer avec Winnicott. Il lui adressa certains de ses élèves, en particulier Ginette Rimbault et Maud Mannoni, cette dernière entreprenant avec lui un contrôle. C'est Winnicott qui l'encouragea à visiter Kingsley Hall où se tenait cette expérience initiée par Ronald Laing et quelques autres, celui-ci ayant été lui-même en contrôle avec Winnicott, avant de développer une théorie très éloignée de la psychanalyse. Le congrès lui-même suscita une vive déception chez Lacan puisque Winnicott ne vint pas, car, à l'époque, celui-ci était président de la Société britannique de psychanalyse et à ce titre n'avait pas voulu se compromettre avec des dissidents. Il adressa seulement un texte et envoya à sa place David Cooper et Ronald Laing. Selon Maud Mannoni, l'intervention de ces deux Anglais hors normes choqua le public français, à l'exception de Lacan, qui le fit savoir dans la conclusion qu'il donna à ces journées.

Cette antipsychiatrie – le terme a été avancé par David Cooper en 1967 – s'appuie sur l'étude des systèmes de communication avec l'entourage (*double bind*, etc.) et préconise une pratique quasi hippocratique, avec l'idée, non étrangère à la psychanalyse, que le mouvement des symptômes dans la psychose conduit à sa solution. Tout le monde connaît par exemple l'histoire de Mary Barnes, une schizophrène qui, à son arrivée, répandait ses excréments sur les murs de sa chambre et qui est devenue, à la suite d'une remarque de son psychiatre – « ça manque de couleurs » –, une peintre et une autrice reconnue⁴. On notera que Winnicott avait pu dire que, si les névrosés ne pouvaient pas se passer d'analyse, il y avait des guérisons spontanées de psychoses, au cours de divers phénomènes de la vie ordinaire qu'il énumère : « les amitiés, les soins au cours des maladies

3. [↑](#) *Enfance aliénée*, (1967), Paris, Denoël, 1984.

4. [↑](#) M. Barnes et J. Berke, *Mary Barnes, Un voyage à travers la folie*, trad. M. Davidovici, Paris, Le Seuil, 1976.

physiques, la poésie, etc. ⁵ ». Ce que dit Winnicott n'est pas sans rapport avec ce que les analystes ont fait depuis la cure de Dick par Melanie Klein en partant des intérêts spécifiques des patients ⁶. Il en va ainsi avec ce petit garçon autiste, au sens de Kanner, que je recevais. Il était impossible de le garder seul en séance sans qu'il crie, les séances devant avoir lieu en présence de sa mère qui l'accompagnait. Jusqu'au jour où, de sous le divan où il était caché, a surgi le chat de la maison : ça a été une sorte de révélation pour ce petit garçon. Il a collé son front contre le front du chat, le regardant dans les yeux, et la psychothérapie a été faite par l'animal. À chaque séance, on cherchait le chat dans la maison, ses cris dans la rue nous le rappelaient : « Chat ! chat ! » L'enfant s'est mis à parler à propos du chat. Ses premiers mots ont porté sur la nourriture du chat, un mot qui concernait l'idée de l'aliment en général, « pain », que, bien sûr, les chats ne mangent pas. Parallèlement, dans une tonalité beaucoup plus politique que le mouvement anglo-saxon, Franco Basaglia développait en Italie, à Trieste, une mise en question de la situation asilaire avec la « psychiatrie démocratique ».

Maud Mannoni, en créant l'École expérimentale de Bonneuil-sur-Marne en 1969 avec Robert Lefort, Rose-Marie et Yves Guérin, la définit donc comme « lieu-dit d'antipsychiatrie », en précisant qu'elle retenait « l'attitude antipsychiatrique », mais non la théorie. Il est à noter que cette fondation est issue d'une situation clinique. Mannoni recevait un petit garçon, autiste au sens de Kanner, accompagnée par une éducatrice, Rose-Marie Guérin, et ce sont les difficultés quotidiennes rencontrées par les parents, mais aussi ce qui se passait dans l'analyse, qui ont conduit Rose-Marie et son mari à s'installer, sur le conseil de Mannoni, dans une maison pour y recevoir ce petit garçon. D'autres enfants les rejoignirent, autistes, psychotiques, gravement névrosés, arrachés à l'asile ou simplement exclus du système scolaire ⁷. Le lien immédiat avec la psychanalyse dans l'expérience française fut aussi ce qui lui donna son originalité. Soutenue dès sa création par Lacan, financièrement mais aussi en adressant les premiers petits patients à l'École, celle-ci ne fut reconnue hôpital de jour qu'en 1975. Il aura fallu six ans pour obtenir son « agrément » par

5. [↑](#) D. W. Winnicott, « Les aspects métapsychologiques et cliniques de la régression au sein de la situation analytique », dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*, (1954), trad. J. Kalmanovitch, Paris, Payot, 1989, p. 257.

6. [↑](#) M. Klein, « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi », (1930), dans *Essais de psychanalyse*, trad. M. Derrida, Paris, Payot, 1972.

7. [↑](#) Aujourd'hui, cette pluralité est devenue impossible à maintenir étant donné le nombre croissant d'enfants exclus de l'inclusion au sens contemporain du terme.

l'administration de la santé, car elle « n'entrait dans aucune des cases » correspondant à ce type de structure. À l'époque, les hôpitaux de jour étaient une structure récente, moins réglementée que d'autres lieux de soins. Actuellement, l'École expérimentale de Bonneuil-sur-Marne existe encore et travaille toujours avec les mêmes repères, même si le contexte est différent et que nous devons en tenir compte, puisque, depuis peu, les certifications et leurs référentiels sont les mêmes pour tous les types de structures, qu'elles soient sanitaires ou médico-sociales. Conserver l'originalité de Bonneuil et la spécificité des repères de sa création relève, dans ce contexte de plus en plus difficile, d'un véritable défi face à la prolifération de nouvelles réglementations et demande aux équipes actuelles une sérieuse dose d'inventivité pour continuer à y travailler différemment tout en restant dans les critères exigés par les instances dont elle dépend.

Pour Maud Mannoni, la psychose de l'enfant ne pouvait être réduite à un strict produit des agencements familiaux ou du discours social. En effet, elle nuancera, et de plus en plus au fur et à mesure de l'avancée de l'expérience, ce que certains théoriciens anglais ou américains ont pu concevoir comme mécanisme de production d'une psychose avec un biais, entre autres : l'observation directe. Ainsi, la « mère réfrigérateur » de Bettelheim. Mais les hypothèses de Bettelheim ne peuvent se résumer à cette formule. De plus, l'École orthogénique a obtenu des résultats tangibles. Il me revient une anecdote. Lors d'un colloque à l'université de Chicago, au dîner précédant l'événement, je me trouvais assis en face d'un monsieur au comportement particulier, dont j'appris ensuite qu'il était l'actuel directeur de l'École orthogénique après en avoir été le pensionnaire. Le lendemain, tout en se balançant, il fit une conférence remarquable. Or, dès son premier ouvrage, *L'Enfant arriéré et sa mère*⁸, Mannoni développe la notion de prise de l'enfant dans le fantasme maternel et ses conséquences sur la structure du sujet, que reprendra Lacan en 1969 dans sa « Note sur l'enfant ». Mais, déjà, elle précise qu'il ne faut pas sous-estimer non plus la façon dont le trouble de l'enfant façonne une « mère de psychotique », selon le mot malheureux en circulation à cette époque. De même, une conception par trop socio-familiale de la folie peut conduire à une dérive paranoïaque du discours antipsychiatrique. En effet, le risque n'est pas nul de constituer, à côté d'un dedans idéalisé de l'institution, un dehors social ou parental mauvais, persécutant, devant être rejeté à l'extérieur.

L'institution psychiatrique avait comme effet de figer ce qu'il y a de dynamique dans la psychose, conformément aux propositions freudiennes

8. [↑](#) M. Mannoni, *L'Enfant arriéré et sa mère*, Paris, Le Seuil, 1964.

sur le délire. Il s'agissait donc de laisser se remettre en mouvement ce que la psychiatrisation figeait. On peut évoquer ici Foucault opposant la démarche objective des sciences humaines à la psychanalyse où « ce n'est pas seulement la connaissance qu'on a de l'homme qui est engagée, mais l'homme lui-même ⁹ ». Il ajoute : « L'homme avec cette Mort qui est à l'œuvre dans sa souffrance, ce Désir qui a perdu son objet, et ce langage par lequel, à travers lequel s'articule silencieusement sa loi. Tout savoir analytique est donc invinciblement lié à une pratique ¹⁰. »

Certes, l'indistinction entre psychologie collective et psychologie individuelle, affirmée par Freud, peut fonder l'expérience antipsychiatrique, c'est-à-dire comme expérience devant subvertir toute adhésion radicale du sujet à une identité sociale. Ce que Mannoni conteste est l'effet du diagnostic et la façon dont cet épingleage est à sa manière une tentative d'inscrire le hors lien social de la psychose, tout en fondant son exclusion. Mais on notera aujourd'hui que c'est un mode d'inclusion *via* le diagnostic, ce que soulignera Foucault en parlant d'une société contemporaine modelée par l'inclusion, une inclusion où nous sommes tous suridentifiés. En ce sens, Foucault donne raison à Lacan : tout ce mouvement de l'après-guerre, cette fracture de l'isolement psychiatrique, de la réclusion des fous, laisse place à l'inclusion, une idée qu'on ne peut que soutenir, à ceci près qu'elle fournit un alibi à la réduction drastique des moyens économiques de la psychiatrie, mais qu'elle est aussi l'expression d'une « ségrégation ramifiée » qui s'exprime entre autres dans la fonction identitaire du diagnostic. Je crains que ce qu'on appelle l'inclusion aujourd'hui ne soit qu'une autre modalité subtile d'exclusion, qui, pour une part, est consubstantielle à la psychose et qui est l'un des éléments à traiter.

L'antipsychiatrie telle que Mannoni l'importe et la remanie en France concerne les enfants. Or la psychiatrie de l'enfant a longtemps été davantage marquée par la psychanalyse que celle de l'adulte, et la psychanalyse d'enfants s'est d'emblée inscrite dans un projet que l'on peut dire social, puisque comprenant une ambition prophylactique et une incidence éducative. Mais dans cette perspective, pour Mannoni, la ségrégation est redoublée : elle concerne la folie, bien sûr, mais aussi l'enfance. Pour elle, ce monde de l'enfance est de plus en plus coupé du monde de l'adulte. Cette culture moderne de l'enfance – Philippe Ariès avait montré que l'enfant dans des époques plus anciennes appartenait très tôt au monde adulte ¹¹ – est interprétée

9. [↑](#) M. Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2015, p. 1445.

10. [↑](#) *Ibid.*

11. [↑](#) P. Ariès, *L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil, 1973.

comme une autre ségrégation. Il s'agit donc pour Mannoni d'interroger la ségrégation moderne comme constituant un élément du symptôme de la folie. On se souviendra que, lors du Congrès international sur les psychoses, « Enfance aliénée », organisé à Paris en 1967, Lacan, dans ses conclusions, voyait trois termes à cette ségrégation : l'enfant, le psychotique, l'institution, auxquels Mannoni ajoutera plus tard les femmes et les vieillards.

Pierre Fédida, qui participa aux débuts de l'expérience de Bonneuil, souligne que l'antipsychiatrie « s'inscrit dans un projet plus polémique que politique, il s'agit moins de prendre le contrepied de la psychiatrie traditionnelle que de dénoncer le jeu subtil des compromissions idéologiques et pseudo-scientifiques qui entrent dans un projet de la psychiatrie quelle qu'elle soit ¹². » C'est la fonction normalisante de la pratique psychiatrique qu'il veut souligner.

C'est pourquoi, sans doute, en créant l'École expérimentale de Bonneuil, Mannoni accompagne le mouvement antipsychiatrique mais en même temps s'en sépare, tout comme elle prenait ses distances en reconnaissant sa dette à l'égard de la psychothérapie institutionnelle, car elle soulignait le risque de créer dans l'institution un lieu idéal dont on ne pourrait plus sortir. Or, ce qui a caractérisé l'École de Bonneuil, c'est son ouverture immédiate sur la cité, une fracture dans ces espaces traditionnellement clos – l'asile avec ses murs, et le monde extérieur. Ainsi, partant des avancées des antipsychiatres, elle retenait la fonction de la ségrégation, de la folie comme statut, mais s'en écartait en ne soutenant pas qu'on puisse résumer la folie à un simple effet social.

À partir de la confrontation et des tentatives d'articulation entre psychanalyse et antipsychiatrie, elle concevait le projet original qu'elle allait mettre en place. Il ne s'agissait pas d'ajouter la psychanalyse à la psychiatrie comme spécialité complémentaire, car, d'une part, la parole libérée par les cures n'est pas toujours supportée par le lieu institutionnel, et, d'autre part, l'analyste pour le patient est suspect d'une complicité avec les forces qui l'ont interné. Voilà pourquoi elle pouvait définir l'École de Bonneuil comme un lieu de « thérapie négative », un lieu où il s'agit de vivre en assurant la continuité des repas, la gestion de la maison, les conditions de possibilité de la vie quotidienne. Des activités se mettront en place petit à petit à partir soit de demandes des enfants, soit du désir des adultes, très nombreux, adultes avant tout déplacés par rapport à leurs connaissances, à leur savoir référentiel ou à leurs prétendues compétences. Ainsi, quand je me suis présenté à Bonneuil comme stagiaire en psychologie, j'ai mentionné

12. [↑](#) P. Fédida, *Le Concept et la Violence*, Paris, UGE, 1977.

que j'étais professeur de lettres dans un collège. On m'a accueilli en disant : « Tiens, un homme ! On en manque en ce moment, et, puisque vous êtes professeur, vous allez donner un cours de maths. Mais d'abord, allez à la "causette" », c'est-à-dire le temps initial de la journée. J'arrive dans la grande salle, remplie d'enfants et d'adultes, et je m'installe discrètement au bout d'un banc. Un enfant autiste, celui avec qui s'est fondée l'École, arrive à son tour, je n'y prête guère attention ou pas suffisamment, et aussitôt il me décoche une claque du revers de la main, claque qui me fera quitter Bonneuil le premier soir avec un œil au beurre noir. Bonneuil, tout y était, d'autant que la station d'autobus qui dessert l'École a pour nom « rue du Regard » ! J'allais ensuite donner ce cours de maths de sixième à un jeune garçon d'une dizaine d'années, très étrange, ne me regardant pas, se balançant quelque peu, parlant très peu. À ma grande surprise, il réussit le problème sans difficulté. Je le félicite : « Très bien ! », enseignant gratifié par le succès de son élève d'occasion. Il se jette alors sur le sol en se frappant la tête, j'étais complètement désemparé. *Exit* les usages codés de l'enseignement... et le bénéfice de l'enseignant.

Pour autant, il ne s'agissait pas de récuser les nécessités et les utilités des divers traitements, mais tout cela devait avoir lieu à l'extérieur de l'institution. Ainsi, les quelques enfants qui pouvaient avoir besoin de soins neurologiques – en particulier les enfants épileptiques – étaient suivis dans le service de neurologie de l'hôpital Henri-Mondor. Ceux, peu nombreux, pour lesquels un traitement psychiatrique médicamenteux était souhaitable étaient reçus et suivis dans le service de psychiatrie de l'hôpital Albert-Chenevier. Les enfants étaient pour la plupart en analyse, mais cette analyse avait lieu à l'extérieur de l'institution, ce qui pouvait leur permettre dans ces cures de la rejeter. Ainsi, le lieu d'une analyse possible à l'extérieur d'une institution, dont l'analyste n'ait pas à rendre compte à l'intérieur de celle-ci, maintient un espace « permettant l'expression du négatif envers l'institution, authentifiant ainsi ce qu'il y a de répétitif et de transférentiel ». Robert Lefort ajoute : « C'est une dimension qui est évidemment très atténuée, voire absente, lorsque l'analyste est à l'intérieur de l'institution et est identifié à elle par le sujet parlant : ce qui le fait alors s'adresser à une réalité le poussant sur le versant paranoïaque du discours ¹³. »

L'institution était ouverte, ce qui était impensable à l'époque. À Bonneuil, pas de clé, les portes étaient ouvertes et les fugues, qui furent fréquentes au début, cessèrent peu à peu sans qu'il y ait eu besoin d'introduire

13. [↑](#) R. Lefort, « Discours de l'institution et sujet du discours », dans M. Mannoni, *Éducation impossible*, Paris, Le Seuil, 1973.

une quelconque mesure coercitive (seulement expliquer aux policiers du car de police de Bonneuil qu'il ne fallait pas donner de sucreries aux quelques enfants qu'ils avaient récupérés). Les différentes initiatives et les pratiques qui se sont peu à peu développées, qui ont donné le style particulier de l'École de Bonneuil, sont venues d'adultes ou d'enfants. C'est un enfant, arrivé de la Salpêtrière, qui commença à Bonneuil à célébrer, dans la langue russe qu'il avait un peu apprise avec la méthode Assimil, des messes, avant de s'orienter vers le nazisme et déclarer qu'il en avait marre de cette maison de fous et voulait faire un « vrai » travail. Étant donné son jeune âge, il a fallu obtenir pour lui une autorisation exceptionnelle du ministère du Travail. On trouva un artisan – un garagiste – qui accepta de l'accueillir. Il y travailla un certain temps pour ensuite rejeter l'artisan lorsque celui-ci voulut vérifier un travail qu'il avait fait. Il voulut alors reprendre ses études, ce qu'il fit avec succès. Il est devenu inspecteur des impôts, conservant ses idées nazies avec une correction toutefois : les femmes plutôt que les juifs sont à exterminer, mais, dit-il, « je garde ces idées pour moi, sinon je me retrouve à l'HP ». Ainsi est née la pratique du travail à l'extérieur, que d'autres enfants voulurent essayer. Pour tel autre, ce furent des crises classiques très impressionnantes, au décours desquelles il pouvait dire que ce qu'il aimerait, c'était pouvoir se retrouver dans ces moments-là dans une grotte, qui conduisirent l'équipe à l'adresser de façon discontinue en séjour chez Fernand Deligny, cette pratique se développant ensuite par des séjours pour certains enfants dans des familles d'accueil à la campagne. De la même manière, les ateliers de l'École furent initiés à partir du désir de certains adultes, mais parfois aussi d'initiatives prises par les enfants, en soutenant le théâtre, la peinture, la sculpture, etc. Ces effets d'alternance – que l'on songe au *fort-da* – permettent de constituer quelque chose comme une symbolisation dans ce mouvement entre présence et absence, entre l'École comme lieu de vie et un ailleurs, une « institution éclatée », qui, pour la plupart d'entre eux, était particulièrement problématique.

Ce qu'il s'agissait de pouvoir mettre en question à travers cette ouverture de l'institution – un petit pavillon de banlieue, à Bonneuil-sur-Marne –, c'était cette dimension ségrégative qui frappe la folie. La question pour Mannoni était non seulement de poser à l'extérieur la façon dont la folie pouvait être accueillie – les enfants avec les adultes qui faisaient les courses dans les magasins du quartier pouvaient créer des situations embarrassantes qu'il fallait travailler avec ce voisinage –, mais aussi qu'en retour soient interrogés cette dimension pour ces enfants et les éventuels bénéfices qu'ils pouvaient tirer du statut dans lequel ils se trouvaient. Au fond, un certain apprentissage de l'hypocrisie sociale, de ce malentendu si cher à

Baudelaire nécessaire pour pouvoir vivre ensemble. C'est cette double question qui était au cœur de cette démarche : il s'agissait de l'expérience d'une véritable inclusion, très différente des visées contemporaines qu'on regroupe sous ce terme, puisque dans le monde d'aujourd'hui, où cette inclusion vise des enfants qu'on nomme maintenant « handicapés », en un mot qui renoue implicitement avec de vieilles conceptions déficitaires psychiatriques, il s'agit avant tout de les rééduquer pour les normaliser, au sens que donnait Canguilhem à ce terme. Les troubles que présentent ces enfants handicapent sans doute leur vie sociale, mais faut-il pour autant oublier les effets de normalisation qu'ils interrogent ? On remarque ainsi que la visibilité contemporaine de la folie concerne essentiellement ceux qui se sont particulièrement bien débrouillés avec leurs symptômes. Ainsi ceux qui en viennent à être intégrés dans des ateliers de fabrication de films d'animation aux États-Unis : on pouvait entendre récemment sur une chaîne de télévision un responsable de ces ateliers expliquant à quel point on était content de ces autistes de haut potentiel, puisque ceux-ci pouvaient travailler douze heures de suite sans lever la tête. Mais, paradoxalement, ces derniers rendent invisibles ceux qui ne peuvent pas s'adapter, ceux qui ont besoin des institutions, qui ne peuvent pas aller à l'école même accompagnés par une AVS¹⁴, école où s'organise une ségrégation, aussi bien dans la classe elle-même que dans la cour de récréation, qui interroge le bien-fondé autre qu'économique de ces nouveaux dispositifs. En effet, les parents savent, et cela explique certainement pour partie la révolte de nombre d'entre eux, à quel point il est difficile pour ces enfants de trouver un lieu qui les accueille, car le terme d'inclusion, comme on l'a dit, sert aussi maintenant d'alibi à la réduction considérable des places d'hospitalisation, des places d'accueil en hôpitaux de jour ou en institution quelle qu'elle soit pour l'enfance, quand il ne s'agit pas d'une carence cruciale de places pour ceux-ci quand ils sont devenus adultes, au point qu'on les a pendant tout un temps exportés dans des institutions en Belgique.

Un dernier mot sur la place de la psychanalyse à Bonneuil. Celle-ci intervient à un autre niveau, comme outil de lecture de la vie de l'institution, dans l'après-coup, ce qui permet de questionner les trajets individuels et les avatars institutionnels. « Les attitudes à Bonneuil ne sont pas fondées sur des hypothèses, concernant ce qu'il faut faire, mais sur une critique analytique de ce qu'il ne faut pas faire¹⁵. »

14. [↑](#) Auxiliaire de vie scolaire.

15. [↑](#) O. Mannoni, « Le(s) mouvement(s) antipsychiatrique(s) », dans *Un si vif étonnement, La Honte, le rire, la mort*, Paris, Le Seuil, 1988.

Il faut, me semble-t-il, regarder Bonneuil comme l'effet d'un mode conséquent d'articulation de la psychanalyse avec la psychiatrie, et peut-être ne pas en oublier la leçon, à savoir que la psychanalyse ne peut pas entrer dans le champ psychiatrique comme une technique parmi d'autres, une parmi les psychothérapies. Que la référence à l'idée psychanalytique dans une institution psychiatrique ne peut pas être sans conséquences sur l'organisation institutionnelle elle-même, à cause précisément de la théorie de l'institution que suppose la psychanalyse. Elle suppose le maintien d'une tension à faire travailler entre deux pôles « antipathiques ».